

Sainte-Lizaigne en Champagne Berrichonne

approche d'histoire locale



Mémoire de Licinien

Sainte-Lizaigne vu par Georges Cherrier

Pour ne pas oublier le passé, pour se souvenir, et pour que les jeunes sachent comment on vivait à Sainte-Lizaigne au début du XXe siècle, nous avons laissé la parole à Georges CHERRIER (90 ans). Il nous parle, à sa façon, des commerces, de la vie dans notre commune lorsqu'il était enfant.

« Ces quelques lignes pour raconter aux jeunes générations quelle était la vie dans notre commune pendant les années 1920. Je suis un vrai Licinien, étant né le 23 février 1919 dans la maison situé actuellement au n° 5, route d'Issoudun. A cette époque, les Mamans accouchaient à la maison avec l'aide d'une sage-femme s'il le fallait, car les maternités que nous connaissons n'existaient pas. En cas d'ennuis graves, elles allaient à l'Hôpital d'Issoudun.

Je suis allé à l'école des garçons, je précise des garçons car il y avait deux écoles : les filles et les garçons étant séparés. Les élèves se retrouvaient ensemble à la fin de l'année pour la distribution des prix sous le préau de l'école des garçons. Il existe une carte postale de la cour de cette école où, au milieu, de chaque côté de la pompe on voit deux gamins : mon frère et moi ! Sur la façade du bâtiment, en grandes lettres noires, on pouvait lire « Ecole Communale, République Française, Mairie ». Depuis, la Mairie y a regagné ses pénates. Mon acte de naissance est signé de Monsieur Voisin, le Maire, de Monsieur Sadron, secrétaire de Mairie et instituteur et du Garde-champêtre, Monsieur Victorien comme témoin. Je revois encore celui-ci avec son képi, sa cape et son tambour avec lequel il annonçait à tout un chacun les faits importants de la vie du village. A l'école, les enfants des hameaux, âgés de plus de six ans arrivaient avec leur cartable et leur musette contenant le déjeuner (la cantine n'existait pas !) Dans le bourg, il y avait trois épiciers et deux boulangers. Avec mon frère, en allant chercher notre pain de quatre livres, nous emportions « la coche ».

C'était une petite tige en bois sur laquelle la boulangère faisait une entaille à chaque pain acheté, mes parents payaient à la fin du mois. La boulangère pesait le pain et ajoutait un morceau pour faire le poids, c'était le « par-dessus ».

Il y avait également quatre cafés où se réunissaient les jeunes et les moins jeunes. On y buvait surtout du vin (moins alcoolisé que maintenant) servi au litre, à la chopine (un demi-litre) et à la fillette (un quart de litre). Pour l'apéritif, c'était le Byrrh, le Dubonnet ou le Pernod appelé « tomate » s'il y avait de la grenadine. Nous avions également deux bouchers dont l'un venait de Chârost avec sa voiture à cheval, un cordonnier, deux menuisiers, deux maréchaux-ferrants et une scierie dont le banc de scie fonctionnait avec une machine à vapeur fixe. Ses deux charretiers allaient chercher des chênes à Castelnau ou St Aubin avec des « diables ». On les entendait revenir, dans le silence du soir, grâce aux grelots des colliers des chevaux. Nous avions, en plus, une usine de robinetterie qui existe toujours et un bureau de tabac avec sa recette buraliste. Dans cette recette, on vendait des timbres postaux et fiscaux ainsi que des plaques métalliques pour les vélos, comportant embouti la mention R.F. et l'année en cours (une année, la plaque était jaune, l'année suivante, blanche). C'est aussi à cet endroit qu'étaient délivrés les « congés » pour le transport de vin et l'eau de vie quand venait le bouilleur de cru en fin d'année. A la « recette », on vendait aussi le tabac car tous les hommes fumaient (pas les femmes) du gris et roulaient leurs cigarettes entre leurs doigts. Certains préféraient le tabac à priser. Je me souviens d'une dame (certainement la seule du pays) qui déposait une pincée de tabac sur le dos de sa main, se bouchait une narine et aspirait la poudre avec l'autre ! Sainte-Lizaigne avait aussi sa gare de voyageurs et marchandises où six trains s'arrêtaient chaque jour : deux le matin, deux à midi et deux le soir. Nous avions aussi un corbillard tiré par un bon cheval blanc très docile. Le cercueil du défunt était fabriqué par un menuisier du village. Les porteurs étaient des bénévoles et amis de la famille. Une dame était chargée d'annoncer le décès et allait de porte en porte annoncer le jour et l'heure des obsèques. Le soir, l'église sonnait le glas. Dans le bourg, il y avait déjà une poste avec un receveur qui faisait le facteur. Il avait intérêt à bien connaître les habitants car il n'y avait pas de noms aux rues ni de numéros aux maisons. De plus, bien des gens avaient un surnom : « le Pingouin », « Quatre poches », « le Caillut », « Tiza », etc... Dans la commune, il y avait une Compagnie de Pompiers avec leur pompe à bras actionnée par quatre d'entre eux. Ils se réunissaient à la Sainte Barbe et au 14 Juillet pour un banquet copieux et « bien

arrosé » !Il y avait aussi une société de musique : « L'espérance Musicale de Sainte-Lizaigne » dont on peut encore voir la bannière dans la salle polyvalente. Les répétitions avaient lieu dans la cave de l'ancienne mairie. On fêtait en grande pompe la St Vincent. Les rues étaient décorées de branches de sapins et de roses et à cette occasion, on portait, en cortège, la galette au Maire, au Chef de gare et au Directeur de l'usine. La Mi-carême était aussi une grande fête. Je me souviens de la cavalcade avec de nombreux chars et en tête le Roi sur un bon cheval de trait. C'est ainsi que l'on vivait à Sainte-Lizaigne dans les années 1920 en s'éclairant encore à la bougie où à la lampe à pétrole, la fée électricité n'ayant pas encore fait son apparition partout. »